

*Abdessamie A.  
Mohamed Adardor  
Salah S.  
Hasnae Azouz  
Abdoulaye Ba  
Shaka C.  
Faouzi F.  
Abou Gaye  
Diego D.  
Loubna Saïdi  
Zahra Z.*

## Son visage rempli de vie comme une fille dans sa jeunesse

---

Chez moi, ici - Le deuil en héritage





*Abdessamie A.  
Mohamed Adardor  
Salah S.  
Hasnae Azouz  
Abdoulaye Ba  
Shaka C.  
Faouzi F.  
Abou Gaye  
Diego D.  
Loubna Saïdi  
Zabra Z.*

# **Son visage rempli de vie comme une fille dans sa jeunesse**

---

Chez moi, ici - Le deuil en héritage

Réalisation : Cultures&Santé asbl

Éditeur responsable : Denis Mannaerts

Rue d'Anderlecht 148

1000 Bruxelles

EP 2016

D/2016/4825/7

ISBN : 978-2-9601571-3-0



FÉDÉRATION  
WALLONIE-BRUXELLES



# Préface

## Écrire un monde qui cesse d'être

Présenter ce recueil rassemblant des écrits de personnes ayant vécu l'exil nécessite d'évoquer, d'une part, l'atelier d'écriture lui-même, d'où sont sortis les textes qui vont suivre, et, d'autre part, le contexte global de l'époque où il s'est déroulé : entre octobre 2015 et juin 2016. Novembre et mars sont passés par là, entre autres.

« Qu'est-ce qui est le plus important pour vous ? Si vous pouviez être lu.e qu'auriez-vous de plus important à écrire ? » C'est sur ces questions qu'a débuté l'atelier.

Les premiers textes qui ont émergé ont assez vite mis en lumière une certaine opposition, non forcément conflictuelle, qui revenait dans tous les textes, entre l'avant immigration et l'après (ou le pendant), entre le pays quitté et le pays d'arrivée, entre ce que pensaient les auteur.e.s du pays d'origine et de celui d'arrivée. À première vue, pour les un.e.s, l'immigration signifiait d'abord perte, manque, déchirement. Pour d'autres, elle signifiait espoir, respiration et possible. D'autres

auteur.e.s encore se situaient dans une sorte d'ambiguïté émotionnelle relative aux deux mondes, celui d'avant l'immigration et celui d'après ; ambiguïté qui, au fur et à mesure de la conception des textes, a fini par gagner et nuancer presque tous les textes.

Le thème de départ s'est ainsi imposé de lui-même par les premiers écrits et ce qu'ils portaient. Thème de départ, c'est-à-dire source et port d'attache à partir desquels s'engager dans le trajet incertain de l'écriture : chez moi et ici. À entendre comme on le veut : chez moi, mon pays d'origine ; chez moi, ma maison ; chez moi, un monde à faire. Ici où je suis arrivé.e ; ici et ses spécificités que je découvre ; ici que j'aime ou qui ne réussit pas à me consoler de ce que j'ai quitté. Ici désormais chez moi, avec ou sans papiers, accepté ou non, dans la possibilité de rester ou dans l'obligation de repartir.

Chez moi et ici : l'ambiguïté ne cesse d'être présente dans ce qu'ont évoqué ou invité à évoquer et à penser ces deux mots.

C'est qu'au moment même où l'atelier se déroule, la réalité qui nous entoure s'emmêle à grande vitesse.

Même pour les auteur.e.s qui voulaient clairement à partir de ces deux points de départ « chez moi » et « ici » raconter deux réalités singulièrement différentes, contenant des possibles et des impossibles très spécifiques, tout se complique. L'« ici » en tant qu'Europe de l'ouest est en train de cesser d'être cet ailleurs rêvé, constaté ou même critiqué. Certain.e.s, par exemple, voyaient l'« ici », l'Europe, comme le lieu d'une plus grande sécurité. Or, au moment où un texte était en train de se construire sur cette idée, les attentats de Paris eurent lieu. Puis, trois mois après, ceux de Bruxelles. Morts par dizaines. État d'urgence. Militaires dans les rues. Restrictions démocratiques (affirmées temporaires). Certain.e.s participant.e.s se rendaient compte que ce qu'ils.elles décrivaient dans leur texte en cours d'écriture disparaissait sous l'actualité; actualité ramenant désormais ici un certain écho de la guerre et du deuil.

Cet écho n'a cessé de donner à penser au cours des discussions qui ont continuellement animé l'atelier. Aucune explication unique ou définitive ne s'est imposée. Mais des questions, oui, ont émergé, chez

certain.e.s, notamment chez les personnes récemment arrivées en Belgique : pourquoi immigrons-nous en fait ? Pourquoi les dictatures se maintiennent-elles chez nous ? Pourquoi tant de bombes tombent-elles ou sautent-elles dans le monde arabe ? Pourquoi y a-t-il tant de violence politique et sociale dans les sociétés africaines laissées pour compte ? Pourquoi y a-t-il tant de complaisance des démocraties européennes et tant de liens obscurs avec les pouvoirs corrompus et violents de nos pays ? Et pourquoi ces violences arrivent-elles ici, maintenant (avec la peur qui s'en suit), alors que nous venons justement d'arriver pour les mettre à distance ?

Des questions donc, essentiellement. Mais un constat s'imposa dans le groupe et plus particulièrement chez ceux.celles qui affirmaient une certaine sécurité désirée ou rencontrée ici : dans leur immense majorité ceux.celles qui ont commis les attentats sont d'ici et non d'ailleurs. Les auteurs des attentats ne viennent pas de sociétés, comme le Maroc, dans lesquelles différent.e.s participant.e.s à l'atelier constataient une terrible insécurité entre autres scolaire, économique, politique et sur

le plan de la santé. Ce constat imposait une question : comment la société belge ou française, offrant pourtant une certaine sécurité indéniable, en viennent-elles à fabriquer des jeunes capables de crimes de masse ? L'ensemble des textes offrent, sinon quelques éléments de réponse, du moins un certain nombre de réflexions, de constats, de données, à partir desquels alimenter la réflexion à laquelle invite cette question.

Les attentats et ce qui s'en est suivi, l'instauration du niveau d'alerte 3 puis 4, le blocage des transports publics à Bruxelles, l'attente tendue d'un nouvel attentat - qui s'est finalement produit -, tout cela a eu un effet palpable sur l'atelier. Par exemple, une partie des auteures a cessé de venir. Elles étaient quatre au départ. L'une m'a clairement signifié qu'elle n'osait plus sortir de chez elle. Et des textes, notamment ceux qui voyaient l'immigration comme un possible, se sont ouverts à une certaine colère jusqu'alors contenue. L'ambiance qui régnait alors à Bruxelles, son ambiguïté, sa tension, ont semblé glisser dans certains textes.

Le livre s'organise en quatre parties.

La première se nomme « Quitter ». Elle raconte le départ, le manque, le déchirement, ce qu'on laisse derrière soi. Certains textes décrivent parfois une société dysfonctionnante fuie, d'autres constatent une puissante joie de vivre laissée au pays ; joie de vivre que les auteur.e.s s'avouent ne pas avoir retrouvée ici, en dépit des hasards, des alliances ou des souffrances qui les ont poussé.e.s à partir. Cette partie raconte les attaches à travers le texte « Tanger » de Loubna Saïdi, les êtres chers laissés, à travers le texte d'Abou Gaye ou celui de Zahra Z. Cette partie raconte aussi la découverte de nouveaux possibles. Faouzi F. évoque les problèmes de son pays d'origine, qui le poussent à se mettre en mouvement, et il évoque aussi le voyage, et peut-être la joie du voyage, de la découverte, malgré des dangers promis, nous mettant en présence d'un certain plaisir de l'ailleurs encore peu évoqué quand on parle de l'immigration.

La deuxième partie porte le nom d' « Incertitudes ». Les textes qui la constituent font véritablement figure de pont entre la première et la troisième partie. Ils évoquent le questionnement, l'errance d'avant et d'après

le départ et l'espoir possible malgré la souffrance.

La troisième partie du livre est intitulée « Colère et liberté ». Elle contient deux textes qui portent un regard implacable sur les aspects politiques de la société d'origine des auteur.e.s : corruption, insécurité, violence, prostitution ; fléaux dans lesquels s'ancre le projet migratoire des auteur.e.s. Ils et elles affirment également dans ces textes le désir de construire leur place ici. Serions-nous en présence d'un rejet du monde d'origine pour l'adoption à un occident rêvé ? La chose est plus complexe. Ce qui ressort de ces textes est essentiellement une volonté de changement sans concession derrière laquelle perce çà et là, chez les auteur.e.s, un profond attachement blessé à la société d'origine et, également, une certaine conscience du rôle joué par les pouvoirs occidentaux dans la dégradation de leurs sociétés quittées. Ainsi, les auteur.e.s ne se trompent pas : il y a des acquis sociaux et politiques en Europe, il y a des peuples qu'ils.elles respectent, qui éveillent leur curiosité, et auprès desquels ils.elles sont désireux.ses de vivre. Mais, force leur est de reconnaître, qu'il existe un autre aspect du monde occidental,

que les droits, souvent acquis dans des luttes très dures, ne sauraient voiler.

Il ne s'agit pas pour nous, l'éditeur Cultures & Santé et moi-même, de corroborer ou de contredire les propos contenus dans ces textes mais d'en donner à découvrir et à méditer la complexité : où la colère et le point de vue radical (non au sens récent du terme) ne défigurent en rien le désir du « vivre ensemble ».

La quatrième partie se nomme « Demain ». Les textes qu'elle contient se sont imposés comme devant terminer ce recueil. Ils sont animés d'un langage qui est vraiment celui de l'entre deux mondes. Les auteur.e.s se considèrent tout d'abord pleinement d'ici. Ils.elles y ont fait leur place, y ont élevé leurs enfants, et c'est là que ces dernier.e.s et leurs descendant.e.s vivront. Et par ailleurs, ils.elles apportent des invitations à penser singulières, notamment le lien de l'humain à la nature, profondément ancrées dans l'imaginaire de leur univers de référence d'origine.

Ce livre est sous-titré « Le deuil en héritage » car dans chaque partie la question du deuil traverse les

textes. Deuil de ce qu'on laisse derrière soi, parfois les êtres qu'on aime le plus, mais deuil aussi parce qu'au moment même où s'écrivent ces textes, celui d'une certaine idée des sociétés démocratiques européennes semble s'imposer. Le deuil n'est pas une régression. Il implique un travail de réflexion. Il implique un travail de confrontation à la naissance d'un temps rempli d'inconfortables incertitudes mais par là même de certains possibles et d'engagements de soi inévitables dont ces textes sont un commencement parmi d'autres.

J'invite la lectrice, le lecteur à prêter attention à la puissance évocatrice des différents textes. Je l'invite à prêter attention à la diversité des styles du recueil, à tous les styles et à tous les charmes spécifiques qu'ils recèlent. Parfois domine la forme métaphorique comme dans le texte de Loubna Saïdi ou de Diego D., parfois s'impose une forme plus brute, comme dans le texte de Zahra Z. Parfois, les textes sont longs comme celui de Mohamed Adardor, fruit d'un long combat pour faire passer un peu de la puissance évocatrice de sa langue maternelle dans celle qu'il tente d'assimiler, le français. Parfois, ils empruntent une forme plus synthétique,

dépouillée à l'extrême comme dans le texte d'Abou Gaye qui ouvre ce recueil ; Abou Gaye qui commence à peine à passer à l'alphabet latin et se bat avec chaque mot, chaque lettre, et se trouve obligé d'aller à l'essentiel. La volonté de faire sens et de partager ce sens apparaît réellement comme un outil extraordinaire d'appropriation de la langue du pays « d'accueil ».

Les textes de ce recueil sont édités en deux versions. La seconde version est en français classique, « corrigé ». La première est, en ce que j'appelle avec des guillemets, « créole immigré » ou « immigratien ». Je pourrais l'appeler aussi français créolisé. Car c'est bien de cela qu'il s'agit, entre autres : d'un arrêt sur image d'un processus en cours de créolisation du français, d'un français mis en devenir, en recomposition par ceux et celles, venu.e.s du Maroc, de Guinée, de Mauritanie, du Sénégal, de Djibouti, qui tentent de se l'approprier, lui apportant des formules, des rythmes, des constructions nouvelles issus de leur langue maternelle.

*Jérémie Piolat*



I

Quitter



*Abou Gaye*

## **Le manque**

Chez moi

Mvulla yadcla mes enfants ydret

Ici

Bruxelles toe mala yapdetaw carvesucs le 25-05-2003

Chez moi

Mon village : il y a du soleil ; mes enfants.

Il y a des relations entre les gens.

Ici

À Bruxelles : toujours malade.

Pays de liberté mais il n'y a pas de temps. Tu cours tous les jours.

Même si tu ne travailles pas, on dirait que tu travailles. Toujours quelque chose à faire, un rendez-vous, factures, papiers, mutuelle, assistant social, syndicat.

Je suis arrivé ici le 25-05-2003.



*Zahra Z.*

## **Zahra a déjà quitté l'Afrique**

Ches moi	ici
travaille	je etude cour de francé
je me marie	je suis caleme et alese
mes amis	je prend soi de moi
ma mare	je suis avec ma soeur
	j attend feu dasel

je mais marie  
je vais pas marie avec un homme qui est plus grand  
que moi.

il a 80 ans mais moi j ai 24.

Il a une cheveil grie et il est gros il est gentiel pour  
papa mais pour moi il est pa gentiel.

Il est comercien . et mon papa il et fache  
Man,mari , il ma dit je te promet,je veux faire tout  
pour toi ,mais moi je veux pas  
Liu et je ne veux pas son argent, il ma dit que on va  
partir en etopie ,  
Et moi il rentre pas dans ma tete ,ce que lui parle .  
Apres moi et ma mere et ma copine et son mari on na  
fais son plan apres je parti a etopie  
Et je veni chez une femme , et je reste assi 3 moi a  
etopie et apres je veni avec un hommes jus quua ici

[...]

Chez moi

Ici

Travail

J'étudie

Je me marie

Je suis calme

Mes amis

Je prends soin de moi

Ma mère

Je suis avec ma sœur

J'attends : FEDASIL

Je me marie.

Je ne veux pas me marier avec un homme qui est plus grand que moi.

Il a 80 ans mais moi j'ai 24 ans. Il a une chevelure grise et il est gros. Il est commerçant.

Pour mon papa, il est gentil. Mais pour moi, il n'est pas gentil. Et mon papa, il est fâché.

Mon mari, il m'a dit : « *Je te promets, je veux faire tout pour toi.* »

Mais moi, je ne veux pas de lui. Et je ne veux pas son argent.

Il m'a dit : « *On va partir en Ethiopie.* » Et moi, ça ne rentre pas dans ma tête, ce que lui « parle ».

Après, moi, ma mère, ma copine et son mari, on a

fait un plan. Après, je pars en Ethiopie. Et je viens chez une femme et je reste « assise » trois mois en Ethiopie. Et après, je viens avec le mari de ma copine jusqu'ici.

Ma mère

Ma mère me manque. Jamais je n'oublierai ma mère.

Elle m'a aidée. Elle a fait tout pour moi.

Je suis venue jusqu'ici grâce à elle.

Maman, c'est une moitié de moi. Elle m'a aimée et elle m'a soutenue bien, quand j'étais petite et quand j'étais grande.

Mes amis

Mes amis me manquent. Surtout ma copine qui m'a aidée.

Mes amis : on parle, on rit, on mange ensemble, on part en sortie à la mer.

Il y a une mer belle. On nage, on mange.

Ma plus grande copine, elle a peur de la mer et ne nage pas. Elle reste assise.

Moi et les autres copines, on nageait.



*Shaka C.*

## **L'histoire de chez moi**

^                    ^                    ^

Se très important pour moi de partager l'histoire de  
mon pays avec les autres au du groupe

Je suis passe par plusieurs étapes d'émotion la pre-  
mière c'était la tristesse d'avoir quitte mon pays ma  
famille mes amis car je n'a pas demande de partir de  
chez moi

Pour le m'en ma au Burundi il y a la guerre parce que  
il y a le président qui ne ve pas qui tes dans le pouvoir.

[...]

^                    ^                    ^

C'est très important pour moi de partager l'histoire de mon pays avec les autres du groupe.

Je suis passé par plusieurs étapes d'émotion. La première, c'était la tristesse d'avoir quitté mon pays, ma famille, mes amis ; car je n'ai pas demandé à partir de chez moi.

Pour le moment, au Burundi, il y a la guerre parce qu'il y a le président qui ne veut pas quitter le pouvoir.

Pour le moment, au Burundi, il n'y a pas de peuple. Même en Europe, ils ont bloqué l'aide qu'ils donnaient au Burundi.

Mais tout ça, il y a un jour où ça va finir.

Après, je vais aller chercher la vie dans mon pays, d'une manière ou d'une autre.



*Loubna Saïdi*

## **Tanger**

C'était mon ami, je l'aimais  
je ne panssais pas la quitte.

Quand j'itait petit, je conissais eucune autre unpare  
elles  
j'ai grandes dans elle et avec elle  
je cannaissé tou les trait de son vaisag  
je croyait que je restes tout mavais avec elle et je le  
quitte pas  
mais c était le destain  
elle était belle

son visage rempli de vie comme une fille dans sa  
jeunesse  
ces yeux était bleu et ses pommettes verts  
sa beauté était les fleurs  
et son parfum sentait de la naturelle

c'était la chose la plus difficile dans ma vie je devais  
choisir entre elle et ma vie future

C'était des moments  
j'ai décidé de la laisser pour aller chez une autre  
que je n'ai pas aimé

... tu étais déprimé

[...]

C'était mon amie, je l'aimais.

Je ne pensais pas la quitter.

Quand j'étais petite, je ne connaissais aucune autre amie, à part elle.

J'ai grandi dans elle et avec elle.

Je connaissais tous les traits de son visage. Je croyais que j'allais rester toute ma vie avec elle et que je ne la quitterais pas.

Mais c'était le destin.

Elle était belle.

Son visage rempli de vie comme une fille dans sa jeunesse.

Ses yeux étaient bleus et ses pommettes vertes.

Sa beauté était les fleurs et son parfum celui de la nature.

Ça a été la chose la plus difficile dans ma vie. J'ai dû choisir entre ma vie et mon futur.

C'étaient des durs moments. J'ai décidé de laisser mon amie pour partir chez une autre que je n'ai pas aimée. Je n'ai pas aimé vivre chez elle.

Elle m'était inconnue et elle ne m'a pas aimée. Tout était déprimant.

Je voyais cette nouvelle amie sans couleur, sans visage, comme une vieille dame avec des yeux noirs et des pommettes grises, et ces gens avaient tous un seul regard. J'étais dans un cauchemar.

Où je suis ?

Pourquoi je suis ici ?

Je n'ai pas pu m'habituer.

Les jours sont passés et je vivais chez cette amie et je rêvais de l'autre.

Enfin, je vais la revoir.

J'arrive chez elle, le cœur qui bat comme si c'était la première fois que je la voyais.

Mais j'ai été étonnée, elle ne m'a pas reconnue. Elle m'a oubliée.

Elle m'a laissée comme je l'ai laissée.

Je suis devenue inconnue pour elle.

Nous ne sommes plus de là-bas, ni d'ici. Là-bas, on nous appelle maintenant les « gens de l'extérieur » et ici, on nous appelle les étrangers.



*Faouzi F.*

## **Le sens de la liberté**

L'infrastructure : l'infrastructure au maroc c'est un  
éléments qui passe un grande problaimé .

Qui ralentie le démarche de d'evlepmets pas exemple,  
les autortes qui joue un role tres importante de sércu-  
lation et des levrison de marchandise ect ...

Cencérnent la sérculation de léau qui veint de mai-  
son et la pluit toujours ya des inondation qui bloque la  
vie dans la ville .

Travaille : Dans mon pays c est difficél de trouve de  
travile

Mémé c est tu as un deplome .

C est tu ma pas le contionce de voir du trouves bou-  
coupe Dobstacles dans vhemaine pour arives au but .

C'est le mètèo de bruxelles il trais boucoup de  
chengment !

Il yà les aison c'est pas comme le maroc il yà  
trais de solei .

Mais c'est un ville au maroc il sappels ifrane leur sason  
comme le tempe de eroupe il ya plue de la naige .

Voiyager : j'aiparti en voiyage en eroupe le jour de  
fait ou maroc , il c'est longe voiyage que je fait dans  
ma vie ...

J'ai boucoupe d'apprécie le payesage malgre la fatigue  
de voiyage .

[...]

Chez moi : Travail. Infrastructures. Voyager. Nature.  
Embouteillages.

Ici : Traitement. Le temps. Météo. Tourisme. Vêtements.

Les infrastructures au Maroc, c'est quelque chose qui pose un grand problème, qui ralentit les démarches de développement. Par exemple, les autoroutes sont peu nombreuses au Maroc. Or, les autoroutes jouent un rôle très important au niveau de la livraison et de la circulation de marchandises.

Par rapport à l'eau : quand il pleut au Maroc, il y a toujours des inondations qui bloquent la vie dans la ville.

Travail

Dans mon pays, c'est difficile de trouver du travail.

Même si tu as un diplôme.

Si tu n'as pas la conscience de cela, tu trouves beaucoup d'obstacles sur ton chemin pour arriver à ton but.

Voyager

Je suis parti en voyage en Europe un jour de fête au Maroc. C'est le plus long voyage que j'ai fait dans ma vie.

J'ai beaucoup apprécié le paysage malgré la fatigue du voyage.

La météo de Bruxelles

Il y a beaucoup de changements !

Il y a des saisons mais ce n'est pas comme le Maroc.

Au Maroc, il y a beaucoup de soleil.

Mais il y a une ville au Maroc qui s'appelle Ifrane.

Les saisons à Ifrane sont comme les saisons d'Europe. Il y a beaucoup de neige.



II

## Incertitudes



*Hasnae Azouz*

**Questions Lumière  
et questions Satan**

Chez moi, la joie , pense , question , attendre ,  
la nostalgie , étude  
Ici, calme , nouvelle vie , l'amour , modernité ,  
rascisme

### Question

Il ya beaucoup des questions passe à sa tête , je viens  
de poser les questions sur moi-même ou sur les  
choses qui on difficile qui j'arrive pas à compris .

Si j'ai classé les questions je peux dire, il est des  
questions qui on tout simplement gentille qui un  
peux donner la lumière a ta vie ou bien changer la  
vie au meilleure ils sont allumés votre conscience , les  
d'autre questions...

[...]

Chez moi, la joie, pense, questions, attendre, la nostalgie, études.

Ici, calme, nouvelle vie, l'amour, modernité, racisme.

### Questions

Il y a beaucoup de questions qui passent par ma tête.

Je me pose des questions sur moi-même ou sur les choses qui sont difficiles et que je n'arrive pas à comprendre.

Si je classe les questions, je peux dire qu'il y a des questions qui sont tout simplement gentilles, qui donnent un peu de lumière à ta vie ou bien améliorent la vie. Elles allument ta conscience.

Et il y a les autres questions, les questions « Satan » : celles qui tournent tout le temps dans ta tête, sans que tu ne trouves de réponse, et qui n'ont même pas de réponse.



*Diego D.*

**Le Cru**

Voyage, arte, casser, blessure, se bagarrer  
Devoir, créativité, seul, travail, vouloir

### Voyage

Je vais écrire mon premier regard  
Je sois donc mon premier maison familial je pens  
vers 1990

Ici mon parents mon frere et moi : Alle alle- mon  
mere di

Moi et mon frere marchons en direction l vature ;  
peur poner noustres choses donc la maleta  
Mon père regarde nous et il di : porqua vous ets tres  
trist ! sooire si vous plait ! nous allons peur a nuvo  
futur

Nous ne peux pas somme heureux

### Casser

Tu devoir avancer : couper les larmes et regarder de  
front otre fois : le casse ; casse est  
Meintment bois le poison dl perdon et perdu il miedo  
per continuer

### Se barrager

Dans la rue ; deux hommes se regardent violemment .  
ils ont du sang dans leur yeux. Une belle madmuaselle  
correr just qua il fin de la rue et elle regarde depuis  
lejos. Un de ils prende un cute et plqnte al otre dans  
leur corpe. Naiment il est seul sur la rue desangran-  
dose . mientras les oreos il y elle corren escapaten  
ensamble .

[...]

Voyage. Art. Casser. Blessure. Se bagarrer.

Devoir. Créativité. Seul. Travail. Vouloir.

### Blessure

Je ne peux être la même personne. Un accident est arrivé pour tout modifier. La vie va très vite, nous changeons avec nos expériences.

Les souvenirs importants sont dans le corps pour toujours, comme des cicatrices.

### Voyage

Je vais écrire mon premier regard, mon premier souvenir, le premier regard dont je me souviens.

Je suis dans la première maison de ma famille. Je pense vers 1990.

Ici mes parents, mon frère et moi.

« Allez ! Allez ! », dit ma mère.

Mon frère et moi marchons en direction de la voiture pour poser nos choses, nos affaires, dans le coffre.

Mon père nous regarde et il dit : « Pourquoi vous êtes tristes ? Sourire ! S'il vous plaît. Nous partons pour un nouveau futur. »

Mon frère et moi ne pouvons nous sentir heureux.

## Casser

Tu dois avancer : couper les larmes et regarder sans honte, faire face encore, encore une autre fois : le cassé est cassé, pour toujours.

Maintenant, bois le poison du pardon et abandonne la peur d'avancer.

## Se bagarrer

Dans la rue, deux hommes se regardent violemment : ils ont du sang dans leurs yeux.

Une belle mademoiselle court jusqu'à la fin de la rue et elle les regarde de loin.

Un des deux hommes prend un couteau et le plante dans le cœur de l'autre homme.

Maintenant, celui-ci est seul sur la rue, se vide de son sang, pendant que l'agresseur s'échappe avec la femme.

## Devoir

Parfois, la vie te donne un signal que tu ne peux pas laisser passer. C'est maintenant ou jamais.

Jamais : c'est tard pour attraper nos rêves. Courir si c'est nécessaire ; ne pas perdre le temps à regarder en arrière. Tu dois exister au-dessus de la routine et des conventions. Désintègre-toi. Et alors, tu te rencontreras toi-même.

## Vouloir

Dans les champs, je respire heureux et tranquille.

Prêt pour que mon ombre marche entre les arbres de la forêt. Elle va se mélanger avec la lumière et la chaleur. C'est la transformation naturelle quand on abandonne ce qui n'est pas important pour conserver juste l'essentiel. Assembler les couleurs de tous les différents phénomènes naturels : air, eau, terre, feu ; et commencer à danser comme si on était une nouvelle personne.

Seul

Je suis assis sur un banc au centre du parc. Je regarde le ciel et vois les avions passer.

Je pense : quand nous échapperons-nous ensemble ?

Pourquoi tu ne veux pas prendre ma main ? Je veux trouver la clef pour arrêter la lutte et effacer la tristesse. Aide-moi. Laisse-moi être avec toi.

Créativité

Avec une feuille blanche et le son du vent, je vais commencer à écrire une nouvelle chanson.

J'espère ne pas être trop triste. De préférence, je veux trouver un rythme joyeux comme la lumière du soleil sur l'eau ; quelque chose d'inhabituel, de surprenant, presque irréel mais avec la force d'un tremblement de terre. Ainsi, peut-être, tous auront envie de danser.



III

**Colère et liberté**



*Abdessamie A.*

## **Abattoir vers cimetièrè**

Le maroc d'occacion la politique d'ignorance de les  
générations a venir, pour protéger le royaume et la  
propriete et l'exploitation du peuple et les pauvre.  
Mais leurs retour prennent les position dans le haut  
pays. Mais les enfants du peuple ne sont pas de l'école.  
Il est une politique rentable pour eux. L'état marocain  
exploité par la France.

Mais dans le domaine. De l'éducation. il y a une  
pénurie dans tous les enseignement. La police a battu  
les enseignant. il y a dans la classe plus de 50 élèves  
dans la classe maximo 10 table pour arrivé a l'école il  
doit voyager 5 km ou plus, il y a des enfants de 5 ans.  
Il va a pied tous cette distance, après d'arrivé a l'école  
il viens très fatigué ensuite il n'y pas de force pour  
continuer le cour,

Finalment il est dort, la résultat les jeune de futur  
comme les bombe a tout moment pourrait exploser.  
Seul le squelette existe, mais esprit seulement désac-  
tivé. Il y a certain personne comme les animaux  
meilleurs d'entre eux

[...]

## Santé

Le Maroc est un pays bizarre pour vivre.

Au Maroc, il n'y a rien pour la santé et les hôpitaux.

Il y a un seul hôpital pour cinq ou six quartiers.

Aucune ambulance. Seulement une ambulance pour les cinq ou six quartiers, s'il y a un accident.

Il y a une ambulance qui fait le tour de tous les quartiers pour ramasser les blessés ou les morts.

Quand ils arrivent à l'hôpital, l'ambulance est pleine, il n'y a pas de médecin, ni d'infirmier. Seulement un médecin pour cinquante personnes.

Il y a des cliniques pour les gens riches. Mais les pauvres ne peuvent pas avoir accès à ces cliniques privées.

Dans ces cliniques aussi, il y a beaucoup de trafic.

Il n'y a pas de santé. Il y a du commerce ; tu as de l'argent ? Tu entres. Si tu n'as pas d'argent, tu vas à l'hôpital public, comme à l'abattoir. Quand tu entres là, tu sors directement au cimetière.

Le Maroc mène une politique d'ignorance pour les générations à venir, pour protéger le royaume et la propriété et l'exploitation du peuple et des pauvres.

Les enfants du pouvoir prennent des positions dans les hauteurs de l'État. Mais les enfants du peuple ne vont pas à l'école. Ceci est une politique rentable pour le pouvoir. Et l'État marocain est exploité par la France.

Dans le domaine de l'éducation, il y a une pénurie d'enseignants.

La police frappe les enseignants. Dans les classes, il y a cinquante élèves pour un maximum de dix tables disponibles. Pour arriver à l'école, l'enfant pauvre doit voyager 5 km ou plus, même dès l'âge de cinq ans. Il fait à pied toute cette distance. Après, à l'école, il arrive très fatigué. Ensuite, il n'a pas la force pour suivre et continuer le cours.

Finalement, il dort. Le résultat : les jeunes du futur sont comme des bombes qui à tout moment pourraient exploser. Seul le squelette existe, mais l'esprit, lui, n'est que désactivé. Il y a certaines personnes, même les animaux sont meilleurs qu'elles.

Le travail au Maroc : les grandes aventures

Au Maroc, être conducteur de minibus privé pour transporter les personnes qui vont au travail, c'est une aventure.

Quand je travaillais comme conducteur de minibus au Maroc, je me levais à 4 heure du matin pour commencer les 5 trajets que je devais faire.

Tous les matins, je me disais à moi-même : peut-être que, ce soir, je rentrerai à la maison ou en prison ou à l'hôpital ou au cimetière...

Je ne devais pas être en retard pour les ouvriers parce que quand je venais en retard, ils étaient fâchés.

J'étais toujours comme Schumacher, le champion de Formule 1.

Pour arriver à temps, je ramassais les personnes du premier trajet, après je me dirigeais vers la société où ils allaient travailler.

Quand j'avais terminé ce trajet, je fonçais vers le point de départ d'un autre trajet, dans un autre quartier et alors c'était la même chose : je ramassais les personnes et je fonçais pour arriver en 15 minutes à leur travail.

Quand je conduisais, je parlais toujours avec mon patron dans le GSM. Il me disait toujours : « *Où tu es maintenant ? Allez ! Vite ! Vite !* »

Alors moi, je devenais nerveux. Je devais fumer pour me calmer.

Le matin, sur la route, il n'y avait pas d'embouteillages. Mais comme tous les conducteurs allaient vite, aussi vite que dans une course de Formule 1, parfois, il y avait un problème de véhicule. Problème de moteur ou de gasoil.

En plus, au final, il n'y avait pas de salaire. Tu devais te battre pour que le patron te donne ton argent.



*Mohamed Adardor*

## **Pauvreté, manger et photo**

L école  
La pauvreté  
Mange  
Photo  
Le rire

L'école pour le lanston  
La genti s  
La liberté  
La sécurité

Les écoles publiques pour la population Les plupart  
devenues privée  
un bon exemple  
donne mon quartier qui j'ai quitter Il y'a trois écoles  
publiques  
donne l'un deux j'ai appris a lire et à écrire Tous les  
trois sont devenues des écoles privées  
Dis moi ou peuvent apprend les enfants de mon  
quartier et il y'a cinq quartier voisins de nous et la  
plupart sont pauvres  
La pauvreté  
La pauvreté existe donne mon paye et je le nie pas  
Il est de plus en plus comme des champignons  
Ou point que le maître de la maison devenir avec le  
consentement de la mère  
d'envoyer leurs proches ou lous De ravages leurs  
corps afin pour quelques dirhams

[...]

L'école. La pauvreté. Manger. Photo. Le rire.

L'école pour l'instant. La gentillesse. La liberté. La sécurité.

L'école

Au Maroc, les écoles publiques pour la population : la plupart sont devenues privées.

Un bon exemple : dans mon quartier que j'ai quitté, il y avait trois écoles publiques.

Dans l'une d'elles, j'ai appris à lire et à écrire. Toutes les trois sont devenues des écoles privées.

Dis-moi où peuvent apprendre les enfants de mon quartier ?

Il y a cinq quartiers voisins de nous et la plupart sont pauvres.

La pauvreté

La pauvreté existe dans mon pays et je ne le nie pas.

Elle pousse, de plus en plus, partout, comme les champignons. Au point que le maître de la maison décide, avec le consentement de la mère, d'envoyer ses proches aux loups, qui ravagent leur corps pour quelques dirhams.

Manger

Manger : un terme que nous disons dans mon pays, quand quelqu'un prend ton argent ou ton héritage, ou vole les ressources naturelles et les richesses du pays. Par exemple : un grand frère va au travail pour soutenir sa famille et ses frères.

À son retour, il exige sa part et finit par se retrouver dans la rue avec sa femme et ses enfants, parce que ses frères ont tout pris.

C'est une histoire vraie. C'est l'histoire de mon père qui a été mangé par ses frères.

Un jour, mon père est parti à la recherche de travail dans la ville de Rabat.

À cette époque, ils n'avaient rien à manger au village parce qu'il y avait la sécheresse.

Et voilà : il est parti à Rabat.

Par chance, une femme française l'a vu et lui a dit de venir avec elle. Son mari était architecte.

Mon père lui a raconté son histoire. Il a travaillé avec lui. Tout l'argent qu'il gagnait, il l'envoyait à ses frères. Et ils sont devenus riches. Et les jours ont passé, et des mois, des années.

À l'âge de la retraite, mon père est revenu au village

et dans la maison qu'il y avait construite.

Il a demandé à ses frères de partager l'argent et tout avec lui.

À ce moment-là, les frères l'ont jeté à la porte : ça veut dire dans la rue, avec sa femme et ses enfants.

Mon père est retourné à Rabat et, par chance, un homme qui était son ami, lui a donné une maison dans laquelle nous vivons encore maintenant.

Pour toute cette histoire, je dis : l'un mange l'autre.

Ou encore...

Un patron pour qui tu travailles pendant de nombreuses années... Et, à la fin, il te jette comme un chien, sans te donner tes créances.

Photo

Je parle de photos de denrées alimentaires, recouvertes de plastique. Au Maroc vous en trouvez sur le mur ou sur la table. Elles servent aussi de dessous de plat.

Les familles possèdent ces photos de denrées alimentaires parce qu'elles ne possèdent pas la capacité d'acheter de vraies denrées alimentaires. Pour ça, quand elle prépare un plat de lentilles, la

mère dit à l'enfant : « *Tu vois la photo de viande ?  
La viande apporte la même vitamine que les  
lentilles.* »

Grâce à cela, l'enfant peut imaginer qu'il mange de la viande en consommant seulement un verre d'eau et un morceau de pain expiré. Parce que la farine avec laquelle on fabrique le pain est déjà pourrie.

Rire

Malgré la pauvreté, les écoles qui sont devenues privées, le vol des richesses du pays, les mauvais traitements, le vol de l'argent des autres, le coût élevé de la vie, on rit.

Voilà qui me laisse perplexe. Et jusqu'à présent, je n'ai pas trouvé de réponse à cela.

Il est étonnant et grave que nous riions des choses les plus triviales et que nous fassions même des blagues sur tout :

la mort, la religion. Et tout ce que j'ai dit avant : la pauvreté, le vol, les écoles fermées...

Parce qu'ils nous ont appris que même nos vies sont devenues des rires et des blagues.

Et il y a un mot qu'ils disent tous, qu'ils soient

pauvres ou riches : c'est le mot « الحمد لله ». « *Hamdoulilah* ». Quoi qu'il nous arrive, pour n'importe quelle raison, on dit « *Hamdoulilah* ». On te vole, tu dis « *Hamdoulilah* ». Ton école est fermée, tu dis « *Hamdoulilah* ». Ton patron ne te paye pas, tu dis « *Hamdoulilah* », que c'est Dieu qui a voulu cela. On rit même en disant ce mot. Dans notre pays islamique, on appelle à la liberté, à la démocratie et aux droits humains qui n'existent pas. Et on rit. Et on dit « *Hamdoulilah* ». Toujours « *Hamdoulilah* ».

L'école ici

L'école où j'apprends le français à Bruxelles, il y a de gentilles professeures : Madame Monique et Mademoiselle Jeanne que je vois mardi et mercredi. Elles nous apprennent l'alphabet, la conjugaison et à lire et écrire. Elles sont patientes avec nous. Je les aime bien.

Mais le jour que j'aime le plus est le jeudi car je vois mon professeur et mon frère Jérémie que j'aime beaucoup.

C'est lui qui a sorti de moi l'enfant qui dort en moi.

Il m'a motivé pour écrire et faire sortir tout mon ressenti. Et ça me soulage. Je le remercie beaucoup. Mes professeurs sont de vrais soldats cachés. Si tous les professeurs sont comme eux, alors il y a beaucoup d'espoir pour l'avenir.

La gentillesse

Ici, les gens sont gentils partout où vous allez, parce qu'ils sont élevés comme ça.

Dans les transports, ils vous demandent poliment, avec un sourire large, de vous pousser pour qu'ils puissent sortir ou qu'ils puissent s'asseoir.

Dans les marchés, à l'école où j'apprends la langue, dans les cafés, tout le monde vous dit bonjour.

Même dans la rue, si quelqu'un t'a touché en marchant, il demande de lui pardonner gentiment.

Même leurs chiens sont gentils. Si tu les caresses, ils ne te font rien. Au contraire, ils sont contents. Tu vois leur queue qui devient un ventilateur.

Mais il y a quelque chose de plus grand que ça, oui, au point que des larmes tombent de mes yeux.

Je pense à une famille chez qui j'ai travaillé et qui

m'a rappelé ma mère.

Ils m'ont bien traité, comme si je faisais partie de la famille. Ils m'ont confié leur maison et m'ont donné les clefs.

La chose étrange est que, quand je suis arrivé un matin, j'ai trouvé un pot de café et des gâteaux sur la table.

Ils me montraient tout dans la cuisine et me demandaient si je voulais manger ou boire quelque chose.

Quand ils étaient à la maison, je déjeunais avec eux.

Ils me parlaient comme à un membre de la famille.

Même leurs deux enfants m'aidaient quand je travaillais. Ou je jouais avec eux parfois malgré la fatigue et je faisais semblant d'être en forme pour eux parce que je les aimais.

Qu'est-ce que je peux dire ? J'adore cette famille. Et je lui souhaite une vie heureuse.

Ainsi qu'à toutes les familles gentilles comme elle.

La liberté

La liberté, c'est d'abord la liberté de ne pas faire mal aux gens et de ne pas faire souffrir vos proches : ça, c'est la liberté pour moi. Car il y a des gens qui font

le contraire.

Mais je vois ici de bonnes choses qui me font plaisir : les gens savent ce qu'est la liberté.

Dans les parcs, quand il fait beau, je vois des familles avec leurs amis. Ils jouent au volley-ball et font des barbecues avec leurs enfants et tout le monde est content.

Il y a des couples ici, ils sont comme un couple d'oiseaux dans un arbre. Et il y a des personnes prenant un bain de soleil, ou endormies.

Même, tu vois des gens, soit femmes soit hommes, avec une coupe de cheveux bizarre et d'étranges vêtements, par exemple ceux des Amazoniens ou des Africains que tu vois à la télé. Mais ils sont beaux.

Tu peux sortir comme tu veux. Et la nuit, c'est autre chose que le jour. Tout le monde fait ce qu'il veut.

Même certaines choses que je n'aime pas. Les filles et les jeunes qui sont encore des enfants, car ils n'ont pas l'âge de la majorité, boivent, s'embrassent, font des bagarres. Je n'aime pas leur comportement mais c'est leur vie.

Ceci est la liberté de respecter les autres.

Quoi dire ? Ici, la liberté a un goût. Parce que les

gens ont tout ce qui est nécessaire pour vivre.  
On a la même chose dans mon pays et plus que ça.  
Mais sans goût. Car nos vies n'ont aucun sens, elles  
ne sont que de la merde.

La sécurité

Ici, vous pouvez dormir dans la rue sans vous faire  
embêter. Tu trouves le calme et le droit d'avoir la tête  
vide. C'est comme si tu vivais sur une île tout seul.  
Personne ne te dit : « *Tu fais quoi ?* » Même pas les  
policiers.

La seule chose que, moi, je demande aux gens ou à la  
police, c'est de m'indiquer un endroit que je cherche et  
que je ne connais pas, de me montrer le chemin.

Mais une belle chose m'est arrivée à la gare.

Un jour, j'étais dans la gare pour recharger ma carte de  
tram. Quand je suis entré, je me suis rendu compte que  
j'avais oublié où se trouvait le bureau.

À ce moment-là, j'ai vu trois policiers. Je leur ai  
demandé gentiment où se trouvait le chemin du bureau  
pour recharger ma carte.

Et là, tous les trois m'ont parlé gentiment et m'ont  
sourit.

À la fin, ils m'ont montré le chemin en me disant « *bonne journée* ». Et je leur ai dit la même chose. Et là, je dis à toute la population de la Belgique : s'il y a beaucoup de policiers comme eux, tout va être bien ici. Mais il faut les aider.

Là, ma tête a voyagé un moment dans le passé, dans mon pays, le Maroc. Et je me suis rappelé comment les policiers nous traitaient chez moi : « *الحر كفرة* ». La « Hogra », l'embrouille, l'agression du plus faible. Oui. Car si tu regardes les postes de police, tu vois écrit dessus un mot tout grand qui dit : la police au service du peuple.

Mais c'est le contraire qu'il faudrait écrire : la police pour terroriser la population.

Je n'ai rien d'autre à expliquer car ces quelques mots disent tout.

Si, ici, vous voyez quelque chose d'anormal, dites-le avant que cela ne devienne la catastrophe.

Le CPAS et moi

Je suis ici pour être un des vôtres. Puisque je suis dans mon pays maintenant, je vais être fidèle, correct et travailleur.

Pour m'intégrer, j'apprends le français. Je maîtrise beaucoup de métiers manuels mais je souhaite trouver une école pour me spécialiser dans un métier utile.

Je ne cherche pas de l'aide sociale, ni l'argent issu du travail des autres.

Un proverbe populaire dit : « *apprends-moi à pêcher un poisson au lieu de me donner chaque jour un poisson* ». C'est ce que je souhaite vraiment.

Concernant l'argent de l'aide sociale, je pense que c'est pour les vieux, les enfants jusqu'à l'âge adulte, les gens qui ont perdu leur travail - le temps pour eux de trouver un autre emploi - et pour les réfugiés.

Par ailleurs, selon mon point de vue, il faut donner un salaire et non une aide sociale aux femmes qui ont des enfants en bas âge ; afin de s'en occuper et de créer des liens forts avec leurs enfants, au lieu de les envoyer à la crèche. Il faut valoriser le rôle des mamans.

Selon le poète Hafez Ibrahim : « *la maman est une école* ». En s'assurant qu'elle puisse jouer son rôle, on assurera la naissance d'une bonne nation.





IV

Demain



*Salah S.*

## **La fleur montre son visage**

Chez moi

La maison c'est en droit des vie

Calme chaque des nous être calme

La nature chaque des nous doit être respier la nature

Porte ouverte c'est quelque besoin des éde édélo non  
ponçai deux fois

Ici

Santé dans L'europ c'est son les mayor medsan et  
le mayor médicament

Droit c'est vous avez le darois des quelque chose tu  
les aurer sans courer diryar

La vie dans Leurop aucun qui meurire des fam  
mais autre bayer oui

Modernité dans le monde ils y a toujours des renova-  
tions les modernisation

Chez moi

La natour

C'est les montnios , La tiér

Les fleurs

Les réviérs

Le soulei

Les aurge

La tempite Mais tous ça il vain du ciatour

[...]

Chez moi

Chez moi, la maison, c'est l'endroit de la vie, c'est l'endroit des vies.

Dans la maison, chacun de nous construit l'énergie dans son corps pour affronter le jour d'après : le travail, la rue, etc.

Dans la maison, tu te douches, tu te rases, tu manges, tu dors, tu vois les enfants et la femme. Tu enlèves la fatigue. Donc se construit l'énergie pour affronter le jour d'après.

Calme : chacun de nous doit être calme.

La nature : chacun de nous doit respecter la nature.

Porte ouverte : si quelqu'un a besoin d'aide, on l'aide sans penser deux fois.

Ici

Santé : en Europe, il y a les meilleurs médecins et les meilleurs médicaments.

Droit : en Europe, si tu as droit à quelque chose, tu l'auras sans courir derrière.

La vie : en Europe, personne ne meurt de faim. Mais

dans d'autres pays, oui.

Modernité : c'est quand il y a toujours des rénovations et constructions modernes.

La nature

Ce sont les montagnes, la terre, les fleurs, les rivières, le soleil, les oranges, la tempête.

Mais tout ça, ça vient du Créateur. C'est Allah, Dieu.

Question : est-ce que les animaux ont un sentiment comme les humains ou pas ?

Un exemple : moi, si je prends un cheval, je peux le dresser. Je peux lui donner un nom et m'adresser à lui. Il répond. Mais si vous voulez dresser une voiture, ça ne se dresse pas.

Même les fourmis, les arbres, les fleurs ont un sentiment.

Exemple : la feuille a deux faces. Une « face visage » et une « face dos ».

La « face visage » est toujours tournée vers les gens. Elle les regarde.



*Abdoulaye Ba*

## **Monsieur 100 ans**

Hchejmaicasamesejetvaiasaderer la lafourequève  
suvapaur sarlla feuraenbequeujetavllr ceabrulles  
mitemejsucotade mevaiivveekendejeva alammersavaureje  
dtire beaucoup

Maisn. Trrialle. Malade Solie Soir  
Ecole Mais enfant Les gons Ma vie Contacte

Je 100 tin mepesone nacoï que je 100 tin  
Me 100 an ce et nerefere que sogè mama vue  
A va je pas fe que que sogè den ma vai

[...]

Maison. Travail. Malade. Soleil. Soir.

École. Mes enfants. Les gens. Ma vie. Contact.

Chez moi, en Casamance, je travaille dans les rizières, dans la forêt où je vais souvent pour chercher les fleurs.

Chez moi, je travaille le matin, le soir.

Je vais à la mer la nuit.

Durant la semaine, je vais pêcher des poissons.

C'étaient des bons moments.

En Belgique, je travaille à Bruxelles. Maintenant je suis content de ma vie. Le week-end, je vais à la mer pour savourer le temps.

J'ai cent ans mais personne ne me croit que j'ai cent ans.

J'ai cent ans et aujourd'hui, j'aimerais enfin faire quelque chose dans ma vie, quelque chose dont j'ai envie.

Avant, je n'avais pas fait cette chose dans ma vie : je veux faire un test ADN pour prouver que j'ai cent ans car il y a des gens qui ne me croient pas.

Je suis allé à l'hôpital Erasme de Bruxelles, pour faire le test ADN.

Mais je n'ai pas trouvé la madame qui fait les tests.

On m'a donné son numéro de téléphone et j'ai téléphoné le lendemain.

Là, ils m'ont dit qu'ils ne faisaient plus ça.

J'ai dit : « *Pour les humains, vous ne faites plus ça, mais pour les dinosaures, vous trouvez encore leur âge.* »





# Table des matières

## Préface

Ecrire un monde qui cesse d'être . . . . . 3

## I : Quitter

Abou Gaye . . . . . 17

Zahra Z. . . . . 21

Shaka C. . . . . 27

Loubna Saïdi. . . . . 31

Faouzi F. . . . . 37

## **II : Incertitudes**

Hasnae Azouz . . . . . 45

Diego D. . . . . 49

## **III : Colère et liberté**

Abdessamie A. . . . . 59

Mohamed Adardor. . . . . 67

## **IV : Demain**

Salah S. . . . . 85

Abdoulaye Ba . . . . . 91



**Cultures&Santé**

**Rue d'Anderlecht 148  
1000 Bruxelles**

**+32 (0)2 558 88 10**

**info@cultures-sante.be**

**www.cultures-sante.be**





*Chez moi, la joie. Pense. Questions. Attendre.*

*La nostalgie. Études.*

*Ici, calme. Nouvelle vie. L'amour. Modernité. Racisme.*

*Il a 80 ans mais moi j'ai 24 ans. Il a une chevelure grise et il est gros. Il est commerçant. Pour mon papa, il est gentil.*

*Mais pour moi, il n'est pas gentil.*

*Tu dois avancer : couper les larmes et regarder sans honte, faire face encore, encore une autre fois : le cassé est cassé, pour toujours.*

Ce recueil rassemble les écrits de 11 personnes ayant vécu l'exil. « Qu'est-ce qui est le plus important pour vous ? Si vous pouviez être lu qu'auriez-vous de plus important à écrire ? » C'est sur ces questions qu'a débuté l'atelier d'écriture qui a donné naissance à ces textes.

Le thème du deuil traverse ces textes, évoquant tantôt tout ce qu'on laisse derrière soi pour entreprendre un tel voyage, tantôt le deuil de l'idée qu'on se faisait du pays et du continent d'accueil.

